

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 23 (1935)

Heft: 463

Artikel: Femmes d'Extrême-Orient : (suite et fin)

Autor: Horst, Gertrud / Fassbinder, K.-M. / M.-L.P.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-262073>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Mouvement Féministe

Paraît tous les quinze jours le samedi

« J'aime mieux être un
loueur blessé qu'un pares-
seux intact ».

A. de GASPARI.

DIRECTION ET RÉDACTION
M^{lle} Emilie GOURD, Crêts de Pregny

ADMINISTRATION
M^{lle} Marie MICOL, 14, rue Micheli-du-Crest
Compte de Chèques postaux I. 943
Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

Organe officiel
des publications de l'Alliance nationale
de Sociétés féminines suisses

ABONNEMENTS
SUISSE..... Fr. 5.—
ÉTRANGER... » 8.—
Le numéro... » 0.25

ANNONCES
La ligne ou son espace:
40 centimes
Réductions p. annonces répétées
Les abonnements partent du 1^{er} janvier. A partir de juillet, il est
délivré des abonnements de 6 mois (3 Fr.) valable pour le semestre de
l'année en cours.

L'enseignement secondaire des jeunes filles en Europe

A première vue, le but de l'enseignement secondaire semble clair et précis: donner une culture générale et certaines connaissances pratiques, et en même temps préparer au travail scientifique. Mais la voie à suivre pour atteindre ce but constitue l'éternel problème des pédagogues; aussi l'enseignement secondaire a-t-il de tout temps subi plus de troubles et d'avatars que l'enseignement supérieur et primaire. De là de brusques et continuelles réformes et d'incessants changements de programmes! Et c'est le pauvre élève qui en souffre, dépaycé, perdu par ces réformes contradictoires, ces tâtonnements et ces incertitudes.

C'est en constatant cela que la Fédération Internationale des Femmes diplômées des Universités a compris la nécessité d'étudier le problème de l'enseignement secondaire des jeunes filles. Elle a recueilli une documentation considérable, puis l'a confiée à M^{lle} Amélie Arato, Dr. ès lettres, qui ne s'est pas contentée de la dépouiller, mais a visité des centaines d'écoles en Europe et même aux Etats-Unis. Le résultat de tant de peine et de travail a été condensé dans une étude de 300 pages¹, œuvre remarquable par sa clarté, sa richesse, sa précision malgré l'étendue du

¹ AMÉLIE ARATO: *L'enseignement secondaire des jeunes filles en Europe*. Office de publicité, 36, rue Neuve, Bruxelles.

Lire en 2^{me} page:

Y. DELACHAUX: *La prostitution, ses causes et ses remèdes*.

L.-H. P.: *Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne*.

En 3^{me} et 4^{me} pages:

Dr. RINGWALD: *Le rôle et la situation de la femme en Palestine*.

S. TER: *Les nouvelles Führerinnen*.

J. V.: *Le recrutement des infirmières*.

En feuilleton:

GERTRUD HORST et KLARA FASSBINDER: *Femmes d'Extrême-Orient*. (Trad. libre de M.-L. PRÉS.)
JEANNE VUILLIOMENET: *Lucile de Chateaubriand*.

Femmes d'Extrême-Orient

(Suite et fin.)¹

Les dames de l'ambassade qui voyageaient avec nous donnaient une excellente impression quant au crédit à accorder aux informations fournies sur les Philippines. Un voile noir sur leur sombre chevelure, elles assistaient régulièrement chaque dimanche, très recueillies, à la messe. C'était un beau coup d'œil, et je regrettais d'autant plus de n'avoir pu l'admirer en grand à Manille, ainsi que le costume national, que j'aurais aimé voir dans un village indigène, à l'ombre des palmiers, ou encore la danse, non seulement par un couple représentatif, mais par des gens du pays mêlés aux immigrés en une harmonieuse entente.

GERTRUD HORST.

III. CHINOISES.

Depuis notre enfance, nous avons entendu parler de la Chinoise, de ses pieds déformés, de son étrange costume. Nous en avons vu des illustrations dans des brochures des missions, la représentant avec un enfant qu'elle pousse de la main dans un fleuve, et notre amour pour les petits Chinois n'avait de rival que dans celui que nous éprouvions à l'égard des jeunes païens noirs.

Mais, ce fut la Révolution qui, assurait-on, en avait fini avec les pieds torturés et la subordination de la femme. On parla d'elle et de son activité dans les armées révolutionnaires, ou com-

¹ Voir le précédent numéro du *Mouvement*.

subject, et qui se lit avec la plus grande aisance.

L'auteur nous renseigne sur l'organisation des écoles secondaires des différents pays, sur la vie des écoles et des écolières, sur les diverses tendances qui se manifestent du nord au sud, de l'est à l'ouest de notre continent. De nombreux graphiques illustrent un texte déjà clair par lui-même, et font mieux comprendre, par exemple, les différents systèmes d'écoles: le système des types *séparés* où chaque école délivre un diplôme déterminé, d'où la difficulté de passer d'une école dans l'autre; le système de *bifurcation* dans lequel le même établissement ayant plusieurs sections, délivre plusieurs types de diplômes; le système *traditionnel*, qu'on rencontre surtout en Angleterre, où chaque école est indépendante, individualiste, s'organise à sa façon, et prépare comme il lui plaît ses élèves aux examens d'admission à l'Université; de là une variété, une souplesse infinie dans l'organisation, les programmes, etc. Et bien d'autres systèmes encore, tous s'ajoutant les caractéristiques propres à chaque pays. Ainsi, en Estonie, ô bonheur! point d'examens dans l'école secondaire; en Italie, au contraire, des examens obligatoires pour tout passage d'un degré à l'autre. Dans certains pays, on préfère l'internat (Finlande, Angleterre), car, à côté de la formation intellectuelle, il y a la formation du caractère, l'apprentissage de la vie. Ces internats, parfois mixtes, sont situés à la campagne et groupent alors des jeunes filles venues de toutes les régions du pays, ou même des colonies. D'autres, au contraire, se rencontrent dans les grandes villes, dans les centres intellectuels, et attirent plutôt les jeunes filles de province (Autriche, Hongrie).

La tendance moderne est de fonder en un ensemble cohérent l'éducation intellectuelle, morale et physique. Le résultat est que les programmes sont encyclopédiques et trop chargés: fait reconnu dans les écoles publiques de toute l'Europe, et qui explique pourquoi celles-ci traversent actuellement une période confuse de réformes, d'hésitations, d'innovations plus ou moins réussies.

Le premier grand problème à résoudre est de savoir si l'enseignement doit être uniforme pour tous les élèves, ou déjà spécialisé sur certains points. — Et la coéducation initiale-mieux la jeunesse à la vie sociale? — En Italie, tous les établissements de l'ensei-



Cliché Mouvement Féministe

Marie GEVERS

Incontestablement la première des femmes de lettres belges d'aujourd'hui, l'auteur de romans émouvants et d'une belle écriture, tels « Madame Orpha », la « Comtesse des Dignes », la « Sérénade de mai » qui lui valut le prix parisien du roman populiste.

gnement secondaire sont mixtes, alors que l'Allemagne, la Belgique envisagent le problème avec prudence. L'unique avantage pour les jeunes filles, dit une directrice allemande expérimentée, est qu'elles sont guéries d'une sorte de sentimentalité romantique et de rêveries chimériques. Elles abordent la vie avec des yeux ouverts et jugent sainement des choses.

En ce qui concerne l'éducation physique, qui doit compléter l'éducation morale et intellectuelle et même y contribuer, les pays du nord l'emportent sans contredit sur les pays latins; ils lui consacrent non seulement des leçons de gymnastique, mais des jeux, sports, excursions de toutes sortes. Dans plusieurs pays (Finlande, Autriche), les professeurs d'éducation physique sont formés à l'Université; dans d'autres (Norvège, Grèce, Pologne, etc.), ils sont formés dans un Institut supérieur

d'éducation physique. C'est en Hongrie que l'institution de la médecine scolaire est portée à son plus haut degré. Lorsque, par exemple, un élève quitte un établissement, sa fiche médicale est envoyée à sa nouvelle école.

Quant aux conditions du professorat féminin, elles varient beaucoup d'un pays à l'autre; il est pourtant une constatation précise et intéressante, c'est que, de toute l'Europe, quatre pays seulement: la Suisse, la Grèce, l'Italie et le Luxembourg, se refusent à confier à des femmes le poste de directrice d'une école de l'Etat. Ailleurs, c'est le poste d'inspectrice et d'organisatrice qui ne lui est jamais attribué. Et cela, au moment où partout on entend discuter de la nécessité d'adapter le programme des écoles de jeunes filles à « la nature propre de l'âme féminine ».

Après avoir vu tant d'écoles, examiné tant de programmes et d'horaires, après avoir entendu partout le même refrain: qu'on préparait une réforme. — M^{lle} Arato, qui est loin de vouloir uniformiser l'enseignement secondaire, se demande pourtant s'il ne serait pas possible d'établir une certaine concordance dans les programmes. Elle propose elle-même un projet d'horaire qui pourrait servir de base, et permettrait d'éliminer, en partie tout au moins, la trop grande variété des horaires actuels. Car, enfin, le but des écoles secondaires n'est-il pas, dans tous les pays, d'inspirer à la jeune fille la conscience nette de ses devoirs, de lui inculquer la fermeté de caractère et de former sa sensibilité, de façon que, plus tard, dans la vie, elle soit capable de faire son devoir sans faiblir?

Telle est la conclusion d'un livre qui intéressera vivement les éducateurs et en particulier les pédagogues qui ont à cœur de préparer la jeunesse actuelle à une vie utile, saine et heureuse.

JEANNE MILLOU, *lic. litt.*

(D'après un travail publié sous les auspices du Comité de la Fédération internationale des femmes universitaires.)

Le Label

La Ligue sociale d'acheteurs vient de créer une nouvelle et importante activité: la réalisation du *Label* et son application à diverses branches de la production nationale. Le *Label* est une

me étudiante, mais on la représentait aussi atteinte par une contagion d'immoralité venue d'Europe ou d'Amérique. Comment donc allait-elle nous apparaître lors d'un contact direct?

Diverses et énigmatiques.
C'est sur le paquebot que j'en ai rencontré d'abord, et tout de suite, des différents types. Il y avait là la femme du général Su-Ping-Wen, dans une élégante toilette européenne qui faisait ressortir sa sveltesse. Elle avait une grâce remarquable de mouvements, mais lorsqu'elle apparut à une escale coiffée d'un minuscule chapeau, adieu l'élégance! M^{me} Su avait auprès d'elle son bébé de huit mois, un vrai bébé chinois tel que nous nous le figurons: de petits yeux en fente, la partie postérieure de la tête toute droite, couverte de cheveux noirs en brosse. A peine âgé de six mois, l'enfant avait été rasé afin de favoriser la croissance de sa chevelure. M^{me} Su voyageait naturellement en première classe, sa petite fille et la nourrice en seconde. Cette « amah » était une paysanne aux traits lourds, vêtue du costume traditionnel: pantalons noirs et casaque. Elle ne connaissait, bien entendu, aucune langue européenne, de sorte qu'il n'était possible de s'entendre avec elle que par des signes ou des sourires! Ses pieds n'étaient pas déformés.

Il y avait ensuite dans notre classe une Chinoise « moyenne » au point de vue social. Elle portait le costume national féminin moderne: une robe droite du haut en bas, et partout de la même largeur, avec des ouvertures de côté munies de cordons. C'est là qu'on place son mouchoir sous le bras. Mais c'est seulement à Shanghai que je devais pouvoir admirer le raffinement

de ces fentes, à travers lesquelles on aperçoit un dessous de la même largeur que la robe, de hautes dentelles, et le gracieux petit pantalon est visible jusque très haut au moindre coup de vent. Son haut col droit, rappelant celui de l'ancien uniforme prussien, et qui est obligatoire, comme la fente sur le côté dans le costume national, donnait un air grave à notre passagère. La diversité des tissus de laine, de soie, de coton, comme celle des couleurs, permet toutes les variantes à ce costume que rend possible seule la minceur des Chinoises: les Européennes, plus fortes, seraient, là-dessous, affreuses.

L'aspect des rues à Shanghai, la vie des organisations féminines, nationales et internationales, a comme note dominante la Chinoise de ce type, qui affirme son indépendance même par son costume. On la voit circuler d'un pas tranquille, monter dans les trams et les autobus, s'occuper de ses affaires; on la voit aussi au théâtre, au cinéma et dans tous les endroits publics. Point de chapeaux. La plupart du temps, les cheveux sont coupés comme ceux des pages. Aperçoit-on une longue natte, on est certain qu'il s'agit d'une écolière d'un couvent. L'expression du visage nous paraît stupéfiante, c'est-à-dire sur tous exactement semblable: réservée, avec l'esquisse d'un sourire. J'ai pu constater un soir, dans un théâtre chinois, que cette réserve cède parfois le pas à un intérêt passionné, tandis qu'une jeune fille, à mes côtés, m'expliquait l'action de la pièce. En général, ce n'est qu'un savoir-vivre élémentaire pour tout Chinois de bonne famille que de cacher ses sentiments derrière un sourire stéréotypé.

Les Chinoises d'aujourd'hui étudient dans les

écoles et les Universités; elles occupent des postes, dirigent des associations, se meuvent avec une aisance toute naturelle au milieu des Européens. A travers leur politesse démesurée, on peut tout de même lire parfois ceci: « Nous sommes les maîtres et vous nos hôtes. Seulement la bonne éducation, due à une civilisation très ancienne, nous empêche de vous le montrer plus clairement ».

Beaucoup sont des élèves de missionnaires américains, qui demandent moins d'elles que les catholiques, et néanmoins apportent quelque chose qui remplace les vieilles coutumes ébranlées. Dans les institutions catholiques, avant tout dans les orphelins de Zikawei et de Saint-Joseph, l'ancien costume, pantalon et casaque, est conservé: les bonnes sœurs le trouvent plus convenable. A Saint-Joseph, fondation d'un riche Chinois dont la famille est catholique depuis deux cents ans, les fillettes portaient des casaque bleues sur un pantalon noir; à Zikawei, des plus foncées. Il y avait pour nous dans cette salle quelque chose de désolé; on songeait à tant de jugements énoncés dans des cercles européens sur les élèves de ces institutions monastiques, et aux plaintes mélancoliques, discrètes, des sœurs elles-mêmes sur les tentations de la grande ville de Shanghai, contre lesquelles elles disposent de si peu de moyens...

Chose curieuse: c'est encore là, dans cette cité la plus moderne de tout l'Extrême-Orient, que je rencontrai des Chinoises aux pieds encore déformés. Certaines familles européennes apprécient tout particulièrement ces dernières comme bonnes d'enfants. Snobisme? Impression qu'on peut davantage se fier à ces femmes arriérées? En

marque de protection conférée aux producteurs remplissant certaines conditions; c'est un moyen de soutenir, en les recommandant au public, les produits qui méritent de l'être.

En acquérant le droit d'usage du Label, les producteurs acquièrent en même temps l'aide de la Ligue qui entraînera le public à remarquer et à acheter les produits qu'elle lui signale ainsi. Une des conditions pour obtenir le droit d'usage du Label est la rémunération convenable de la main-d'œuvre. Par ce moyen, la Ligue lutte efficacement contre les salaires insuffisants.

L'acheteur a tout intérêt à être renseigné sur la valeur réelle des produits qui le tentent; il saura que ceux qui portent l'estampille du Label peuvent être achetés de confiance, même s'ils semblent un peu plus coûteux, que ce sont des objets qui ont été examinés et contrôlés par la Ligue, qui sont fabriqués en Suisse et aussi que le salaire de l'ouvrier confectionneur a été convenable.

Le Label est une marque légalement protégée et la propriété exclusive de la Ligue sociale d'acheteurs. Les producteurs qui désirent être au bénéfice du Label doivent s'adresser à la Ligue en fournissant tous les renseignements nécessaires sur les articles qu'ils désirent protéger. La Ligue de son côté fait la publicité nécessaire pour donner au Label toute son efficacité (articles dans la presse, affiches, expositions, conférences, etc.).

V. D.

La prostitution, ses causes et ses remèdes

Sous ce titre, la Fédération abolitionniste internationale publie les travaux présentés au 1^{er} Congrès international de morale sociale siégeant à Budapest, Congrès dont notre journal a rendu compte en son temps.

Cette maladie sociale — et vieille comme le monde — qu'est la prostitution sévit surtout dans les villes de population dense et son développement dépend ainsi, logiquement, de l'urbanisation d'un pays. Cette urbanisation a encore pour résultat de permettre aux intéressés de se cacher pour perpétrer leurs attentats contre l'hygiène et la morale et d'échapper beaucoup plus facilement à la police. A Budapest, il y a bien dix mille prostituées clandestines pour mille enregistrées à la police.

Lombroso et d'autres savants avaient établi que les prostituées présentent des signes de dégénérescence qui les distinguent, comme les criminels, des individus honnêtes. Cette théorie est périmée et les savants admettent aujourd'hui qu'il n'y a pas d'altération anthropologique chez la plupart des prostituées et que, par conséquent, il n'existe pas de prostituée-née. De plus, au lieu de prétendre que l'avidité au gain, l'horreur du travail, la vanité, le penchant au mensonge et au vol, etc., sont les causes de la prostitution, comme on le prétendait récemment encore, on admet actuellement que l'individualité de la prostituée n'est pas la cause, mais la conséquence de son occupation. Donc, la prostitution ne dépendant pas de penchants innés de l'individu ou de « crime héréditaire », mais étant le résultat de certains traits de caractère, d'un enchaînement tragique de circonstances et de données sociales ne dépendant que pour une



Cliché Mouvement Féministe

M^{lle} Anna GUTZWILLER

vient d'être nommée deuxième assistante de police à Berne. Elle sera une aide précieuse pour la première assistante, M^{lle} Ernst, et les femmes de la capitale sont reconnaissantes aux autorités qui, d'elles-mêmes, firent cette nomination sans qu'elle ait été précédée de démarches ou de pétitions.

petite part de la prostituée, celle-ci est une victime de la prostitution.

Les causes de la prostitution sont principalement: la négligence ou l'égoïsme des parents ou du tuteur, la vanité féminine, le désir d'une vie légère et gaie, l'alcool, la cocaïne et d'autres drogues, la paresse, le manque de sens moral, une intelligence déficiente, un caractère irresponsable, l'absence complète du sens de la dignité humaine et spécialement de la dignité féminine, un érotisme développé, un mauvais entourage, la pornographie, le proxénétisme, la soif de plaisir et le goût de la prostitution chez les hommes, la décadence sociale, la misère et l'abandon. Cette dernière cause domine certainement toutes les autres. La société est véritablement responsable de la prostitution et aussi l'entourage et aussi la famille, et la lutte contre ce fléau social devrait être la tâche morale la plus immédiate de la société et de l'Etat. (Extrait du rapport du docteur Donos, médecin en chef d'hôpital, professeur d'université à Budapest et vice-président de l'Association hongroise contre la traite des femmes et des enfants.)

Le professeur Mittermaier de Heidelberg envisage que les enfants des familles pauvres des grandes villes vivant dans la rue ou dans des logis trop peuplés sont témoins de scènes scandaleuses tel qu'il est presque héroïque de leur part de conserver encore quelques notions de moralité. L'enfance illégitime et son éducation forcément relâchée, la monotonie et le manque de joie du travail dans les usines sont encore des causes de prostitution. Et certaines professions comptent beaucoup plus de prostituées que d'autres, par exemple,

les employées de maison, les ouvrières de fabrique, les sommelières, les modistes, les couturières, les repasseuses, les vendeuses, etc.

Voilà, sommairement résumées, les causes de la prostitution. Quant aux remèdes, il est envisagé en tout premier lieu l'éducation de la jeunesse, qui est, du reste, plutôt un moyen préventif. Le Dr. Paulina Luisi, de Montevideo, rend responsable la désolante situation économique du travail féminin. Son amélioration sera certainement un remède efficace contre la prostitution. Il faut lutter aussi contre la notion erronée du mal nécessaire, doctrine équivoque et brutale, qui autorise toutes les licences masculines, contre le relâchement des liens conjugaux et il faut rappeler les devoirs de propreté, de santé, d'intégrité physique et morale de l'homme et de la femme unis par le mariage et appelés à donner naissance à des êtres nouveaux. Le goût de la propreté inculqué et développé chez les jeunes filles peut les faire reculer devant les contacts malpropres. Dans ce domaine, l'éducation scolaire peut remédier à l'éventuelle carence maternelle, nous dit M^{me} von Kirchbach, de Dresde, qui préconise en outre l'enseignement en commun des garçons et des filles.

Mais les remèdes, les vrais remèdes? Les trouvera-t-on dans les œuvres privées ou officielles de préservation, de protection, de répression, ou dans une juridiction spéciale pour les mineurs, telle que la présente M^{lle} André Colin, membre de la Section des questions morales de la S. d. N.? Il n'y a pas de lutte rationnelle contre la prostitution sans lutte contre l'immoralité sexuelle, a-t-on écrit fort justement. Les lois sont-elles d'une utilité pratique et efficace contre cette immoralité? se demande M. Sempkins, du Bureau international pour la suppression du trafic des femmes et des enfants. Oui, quand elles suppriment les maisons de tolérance, les endroits où l'on s'amuse qui constituent une tentation permanente, quand elles établissent la police des rues et des établissements publics et qu'elles suppriment la sollicitation publique, et ne permettent pas à la prostitution luxueuse de s'afficher et d'exciter ainsi l'envie de jeunes personnes, en même temps pauvres et avides de plaisirs, quand elles punissent les représentations ou les écrits obscènes et les clubs nudistes organisés pour servir le vice, etc., etc. Bien que la législation ne puisse résoudre toutes les difficultés, elle peut beaucoup, si elle est honnêtement appliquée, pour les diminuer tout au moins.

(S'adr. rue de l'Hôtel-de-ville, 8, Genève)

V. DELACHAUX.

Les effets de la rationalisation sur l'emploi et les salaires des femmes en Allemagne

Le B. I. T. publie, sous la signature de M^{me} Judith Grünfeld, une brochure donnant les résultats d'une minutieuse enquête faite en Allemagne à propos des effets de la rationalisation sur les salaires et l'emploi des femmes dans ce pays. L'auteur apporte une utile contribution à l'étude de ce problème; elle y examine, à l'aide de données provenant de sources diverses, les changements survenus au cours de ces dernières an-

nées. Elle s'attache, en particulier, aux résultats d'une enquête effectuée par la Fédération allemande des ouvrières en métallurgie, et étudie, d'autre part, le rapport entre l'emploi des femmes et l'écart habituel entre les salaires des femmes et des hommes.

Voici quelques-unes de ses constatations essentielles; elles sont d'autant plus intéressantes à enregistrer que l'Allemagne est, de tous les pays d'Europe, celui où les progrès techniques ont peut-être été poussés le plus loin, et où le chômage en masse a atteint, depuis la crise, le niveau le plus élevé.

Pendant la période de prospérité qui précéda la guerre, les hommes en âge de travailler ne couvraient que le 68 % des besoins de la main-d'œuvre, et il y avait à cette époque pénurie de main-d'œuvre féminine.

De juin 1928 à juin 1932, le nombre des hommes employés a baissé de 32,5 %, tandis que celui des femmes n'a baissé que de 23,4 %. En juin 1928, on comptait 50 femmes pour 100 hommes occupés; en juin 1933, la proportion était de 56,7 %.

Il faut se garder de conclure de ces chiffres que la situation de la femme sur le marché du travail soit, de façon générale, plus favorisée que celle de l'homme. Il résulte de l'étude des variations des proportions respectives du personnel féminin que les employées représentent actuellement un groupe très important par rapport à l'avant-guerre; de 1907 à 1913, leur nombre était de 112.000; il a passé à 875.000 en 1925, dans le commerce, les transports, l'industrie, etc. Le nombre des employées a augmenté davantage que celui des ouvrières. Et c'est à cause de ce déplacement en faveur des employées que le mouvement d'opposition contre le travail féminin est parti des milieux d'employés.

De même qu'au début du machinisme, l'entrée des femmes dans les ateliers s'est heurtée à l'hostilité des hommes, de même, aujourd'hui, la substitution progressive de la femme à l'homme sous l'influence de la mécanisation et de la subdivision du travail de bureau, est mal accueillie par l'élément masculin. Mais, pour les employées d'aujourd'hui, comme pour les ouvrières d'autrefois, ce n'est pas l'offre, mais la demande de main-d'œuvre féminine qui constitue le facteur décisif. Les offres d'emplois ont, en effet, été plus nombreuses, en chiffres absolus, pour les femmes que pour les hommes, alors que les demandes d'emplois ont été plus élevées chez les hommes que chez les femmes. Et ce déplacement est tout particulièrement remarquable dans l'industrie chimique et métallurgique, où le remplacement de la main-d'œuvre masculine par la main-d'œuvre féminine s'accroît de jour en jour. Cela provient de ce que le rendement du travail de la femme est égal, sinon supérieur, à celui de l'homme, et que son salaire est naturellement inférieur.

Envisagé sous cet angle, le problème des salaires féminins, de la rétribution traditionnellement inférieure des ouvrières par rapport aux ouvriers, revêt une importance particulière. Les femmes fournissent « aux pièces » un travail équivalent à celui des hommes; on les paie moins. Et c'est une grosse tentation pour l'employeur de réaliser des économies en remplaçant l'homme par la femme. Il arrive ainsi à économiser jusqu'à 50 % du salaire...

Et tous les exemples cités par l'auteur tendent à prouver que ce qui s'impose avant tout c'est une révision profonde et complète de la concep-

tout cas, ce n'est pas avec ces pauvres jambes pareilles à des bâtons et à ces pieds d'enfants de six ans, qui ont l'air d'être collés sur les jambes-bâtons, qu'il serait possible de rattraper un enfant en danger devant un véhicule ou un chien. Les femmes d'âge moyen ont souvent encore ces pieds d'autrefois. Non loin de Shanghai, à six heures d'express, dans le splendide district de Hanchow, j'en ai vu un grand nombre, en particulier chez les femmes de la classe moyenne ou de la plus basse, et surtout dans la population des villes. A la campagne, on ne saurait qu'en faire, car la paysanne doit pouvoir seconder le travail de son mari.

J'en ai vu beaucoup de ces campagnardes, durant une excursion en ricksha jusqu'à la tombe de Confucius, car la route, qui compte sept kilomètres, passe à travers de nombreux villages. Quelle affreuse pauvreté! Que tout est primitif! Les femmes dépeignées sont couvertes de haillons; les enfants, et même parfois les jeunes filles, sont totalement nus, ces dernières ayant tout au plus une sorte de pagne. A cause de l'ardeur du soleil, les enfants portent de gigantesques chapeaux de paille pointus. Les instruments de travail n'ont pas changé depuis des milliers d'années; le blé est moulu par un moulin à main qu'actionne tantôt un petit cheval, tantôt une femme. On fait encore la cuisine en plein vent, entre deux pierres. Les femmes, ici, sont loin de l'émancipation.

Malgré tout, les enfants donnaient une impression de gaieté; mais dans les orphelinats des missions, on voit d'autres tableaux. Les deux orphelinats de Shanghai voient chaque année de 15 à 1800 enfants abandonnés à leurs portes, sur les

quels le 80 % meurent dès leur admission. Je n'ai rien vu de plus impressionnant que cette salle des condamnés à mort. Qui peut les secourir? Seules les missions catholiques, les autres n'acceptant pas d'enfants. Aussi pareil spectacle est-il bien fait pour convertir ceux qui ne croiraient pas encore à la nécessité des missions. Même aux Chinois modernes, il n'y a que le christianisme à la longue qui pourra leur donner un terrain ferme sur lequel édifier leurs vies; il n'est pas possible qu'elles retournent à l'ancien ordre familial et au culte des ancêtres.

K.-M. FASSINDER.

(Trad. livre de M.-L. P.)



Les femmes et les livres

Lucile de Chateaubriand

Sur cette sœur d'un homme illustre, sur cette Lucile passionnée comme peu de femmes le furent, et toute blottie à l'ombre de la gloire fraternelle, il a été beaucoup écrit. Des écrivains, et des meilleurs, ont tenté de fixer d'un trait précis cette silhouette fuyante, sur laquelle son frère nous a raconté somme toute, plus de mensonges qu'il n'est permis, même à un imaginaire.

Un livre nouveau est sorti récemment de presse, *Lucile de Chateaubriand*, par Albéric Cahuet l'auteur, à qui nous devons déjà de très belles études de femmes, retrace avec beaucoup d'art et avec une émotion qu'il sait nous faire partager, la vie de celle qu'il appelle « un Werther féminin ». Il s'attache à détruire la déplorable légende répandue à la suite de la publication par Chateaubriand de son *René*, qui déforme la pure tendresse du frère et de la sœur, et on peut dire que le livre de M. Cahuet est une éclatante réhabilitation.

Rien n'annonçait chez Lucile enfant la femme charmante qu'elle devint. « Jaune comme la primèverre et triste comme la feuille séchée », elle était laide, un peu contrefaite, portait un corset et un collier de fer pour redresser sa taille, et avait l'esprit endormi. Bien que de quatre ans l'aînée de son frère, elle était sa compagne de tous les instants. « On me livra Lucile comme un jouet » écrit plus tard Chateaubriand. « Jouet patient, facile, qui s'attache instinctivement à ce qu'on lui donne, car une petite fille a toujours un amour maternel à placer », ajoute M. Cahuet. Ce frère était alors un parfait vaurien et c'est Lucile qui, pour lui éviter des semonces, raccommode en cachette ses vêtements déchirés dans les batailles journalières avec les polissons de Saint-Malo.

La famille Chateaubriand s'est transportée à Combourg, château imposant par sa masse de pierre gris et ses quatre tours, triste aussi et le pied baignant dans des eaux noires. Lucile a dix-sept ans; elle erre, toujours songeuse, sur

Albéric CAHUET: *Un Werther féminin: Lucile de Chateaubriand*. Chez Fasquelle, éditeur.

les bruyères des landes ou sous les grands bois, « front pensant, âme grave, cœur prenant », et miraculeusement devenue belle. On ne peut imaginer jeune fille aussi compliquée. « Tout, a noté Chateaubriand, lui était souci, chagrin, blessure », une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite la tourmentait des moins entiers. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années et se voulait ensevelir dans un cloître ».

De cette passionnée toute enveloppée de mystère, on fit une chanoinesse, état intermédiaire entre la vie religieuse et la vie du monde. Cette qualité valait des avantages certains; ou bien la chanoinesse vivait dans la maison-mère, ou elle demeurait dans sa famille. Dans les deux cas, elle avait droit à une rente, ainsi qu'à être appelée « Madame la Chanoinesse », et à être secourue en cas d'infortune. De par son titre nouveau, Lucile devait éviter le luxe vestimentaire et nobiliaire, vivre très simplement même dans le monde, s'abstenir de lectures dangereuses, de spectacles, de bals et de toute espèce de fards. Le temps qu'elle ne donne pas à son frère, elle le passe en prières.

Lucile a vingt ans, son frère en a seize. « Autour d'eux nul ne les comprend comme ils se comprennent... elle reçoit tous les chocs de l'esprit fraternel qui tour à tour l'entraîne et se replie en elle. Tous deux se rapprochent et, à toutes les heures, se découvrent davantage leurs identités... Si pareils, dans cette magnificence intime de leur jeunesse, que l'on n'imagine pas, entre les êtres, de communion plus étroite. Les mots de l'un tombent dans l'âme de l'autre. Soumis aux mêmes visions, atteints par les mêmes